

Louise-Marie Frenette

# « J'ai choisi le chemin de l'amour »



Une biographie  
d'Omraam Mikhaël Aïvanhov

ÉDITIONS PROSVETA

Copyright © 2023 réservé à S.A. Éditions Prosveta pour tous pays. Toutes reproductions, adaptations, représentations ou éditions quelconques ne sauraient être faites sans l'autorisation de l'auteur et des éditeurs. De même toutes copies privées, toutes reproductions audio-visuelles ou par quelque moyen que ce soit ne peuvent être faites sans l'autorisation des auteurs et des éditeurs (Loi du 11 mars 1957 révisée).

Éditions Prosveta S.A. – 83600 Fréjus (France)  
ISBN 978-2-8184-0543-7

Louise-Marie Frenette

# « J'ai choisi le chemin de l'amour »

Une biographie  
d'Omraam Mikhaël Aïvanhov  
(1900-1986)

Composée à partir d'extraits de ses conférences  
et de quelques témoignages



ÉDITIONS PROSVETA

# AVERTISSEMENT



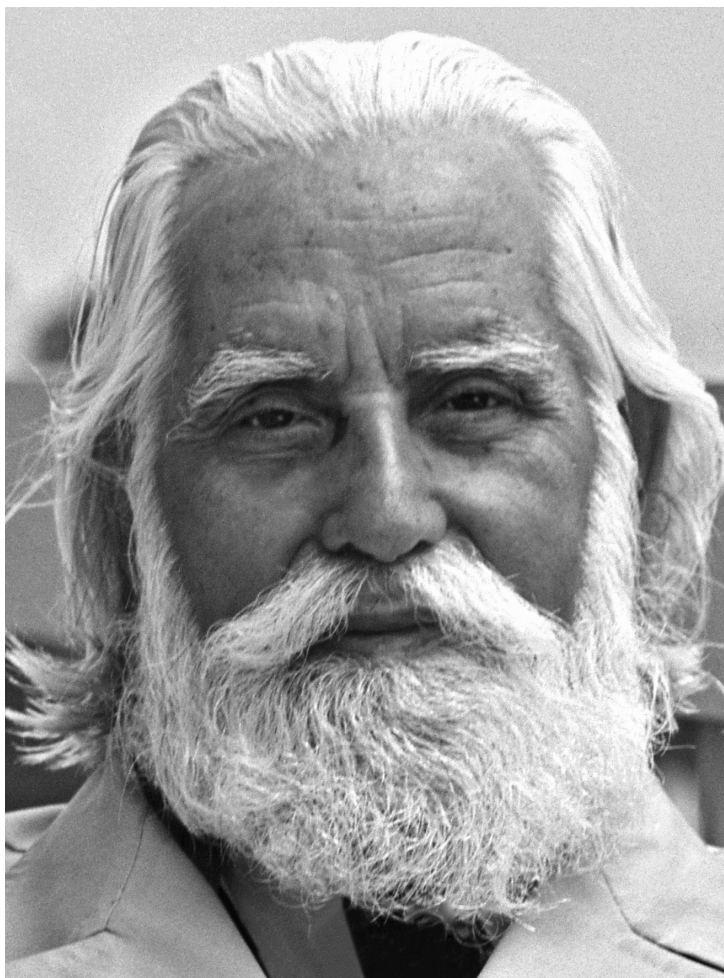
Cet ouvrage est la reconstitution biographique  
de la vie d’Omraam Mikhaël Aïvanhov  
réalisée après son décès  
à partir d’extraits de ses conférences



Ces extraits proviennent d’une source de milliers de conférences improvisées, strictement orales, qu’il a données entre 1938 et 1985. Dans un premier temps, elles ont été transcrites par sténographie entre 1938 et le début des années 1960 et n’ont pas été revues par Omraam Mikhaël Aïvanhov. Postérieurement, elles ont été enregistrées sur des supports audio puis audiovisuels.

S’il lui arrivait de parler de ses expériences personnelles dans certaines de ses conférences, c’était pour aider ses auditeurs à résoudre leurs propres difficultés ou à comprendre les lois de la vie. C’est dans le plus grand respect pour sa façon de procéder que ces extraits ont été assemblés et organisés tout en conservant leurs leçons de vie inhérentes.





Omraam Mikhaël Aïvanhov  
à Izgrev, Sèvres, 1976

**Première partie**

**Jeunesse**

## Chapitre 1

# Petite enfance en Macédoine

Serbzy, 1900-1907

Je suis né en Macédoine<sup>1</sup> au pied de la montagne Baba Planina – la Grand-Mère – un massif dont le sommet s'appelle Pélistér. *(12 avr. 1966)*

C'était en janvier. Il faisait très froid au-dehors (c'est significatif), mais la chaleur était dans la maison. Au-dehors le froid, au-dedans le chaud. Les grands mystiques naissent pendant le froid pour avoir la chaleur en eux-mêmes. Je suis venu au monde après le premier chant du coq. Si vous connaissez ce qui entoure une naissance, l'état de l'air, de la température, si elle se produit dans l'obscurité ou pendant une éclipse, vous comprendrez bien des choses. Tout est mathématique dans la nature, rien ne se produit sans que ce soit lié aux événements du monde entier. Demandez à vos parents ce qui a entouré votre naissance et cela vous donnera des indications sur le déroulement de votre vie et même sur la façon dont elle se terminera. Tout est marqué pour l'avenir dès le premier moment, pendant la naissance. *(25 déc. 1961)*

Ma mère m'a raconté que lorsqu'elle m'a conçu, et plus tard lorsqu'elle m'a porté, elle l'a fait avec la pensée de me consacrer au service de Dieu. Il paraît même que le pape qui m'a baptisé était tellement heureux ce jour-là qu'il s'est enivré pour la première fois de sa vie...

---

1. C'était à Serbzy, le 18 janvier 1900. Cette date du calendrier julien de l'Église orthodoxe correspond au 30 ou au 31 janvier du calendrier grégorien. L'imprécision de la date dans la transposition est causée par des ajustements astronomiques faits en 1900. *(ndlr)*



*« J'ai choisi le chemin de l'amour »*



Le village de Serbzy  
au pied de la Montagne de la Grand-Mère



Une maison du village au 20<sup>e</sup> siècle



D'habitude il ne buvait jamais ! Il a dit ensuite que s'il s'était enivré, c'était parce que j'étais sûrement un enfant différent des autres, et il a fait une prophétie à mon sujet... mais je ne suis pas obligé de vous la révéler ! Ensuite, en grandissant, je suis devenu un petit chenapan : je vous ai raconté comment je volais des pommes chez le voisin, comment j'allumais des feux dans les granges. Mais cela n'a pas duré longtemps, parce que ce sont les germes déposés en profondeur qui restent ; les autres ne sont que des façons d'être superficielles qui ne durent pas. Mais je ne veux pas dire que parce que ma mère m'avait consacré à Dieu, je suis un être extraordinaire. On peut consacrer des enfants à Dieu, mais on ne sait pas à quel degré ils se situeront dans la hiérarchie des serviteurs. (25 janv. 1978)

Quand l'enfant revient sur terre, il pleure. Moi, je n'ai pas pleuré, on me l'a dit : je souriais. (13 août 1978)

Je ne sais pas pourquoi ma mère m'a mis au monde au huitième mois,<sup>2</sup> mais j'ai failli mourir cent fois. C'est elle qui m'a guéri à plusieurs reprises. (6 janv. 1952)



Même avant ma naissance, là-haut on avait décidé de me mettre quelque part dans un village chez des gens pauvres, mais alors, pauvres ! Privés de tout. (10 sept. 1980)

Je me suis posé la question : pourquoi suis-je né dans ce patelin de Macédoine ? Parce que je n'aurais jamais pu avoir certaines conditions ailleurs que dans ce pays. C'est là que j'ai reçu quelque chose, au pied de la *Babouna Planina*, la montagne de la Grand-Mère. (12 août 1984)

Plus tard, le Ciel m'a révélé que c'était une bénédiction, et qu'il y avait là une sagesse cachée. Dans une famille riche, on se développe et on juge autrement. On peut devenir injuste, dur envers les autres, vouloir que tout le monde s'incline et obéisse. À ce moment-là, on ne peut plus comprendre les humains dans leurs difficultés, dans leur misère. Et moi, on m'a mis dans les conditions

---

2. Au moment de sa naissance, sa mère, Dolia, était mariée depuis dix ans à Ivan Dimitriov. Elle vivait avec la grande famille d'agriculteurs de son mari. (*Souvenirs de la famille*)

propices pour apprendre, connaître et comprendre beaucoup de choses. (30 août 1974)

Dès ma naissance, j'ai dû subir des maladies, des misères, des persécutions, mais grâce à cela j'ai trouvé des trésors, et justement dans ces conditions difficiles. (10 avr. 1963)

Ma mère m'a révélé une chose : quand j'étais très petit, encore à l'époque où les enfants ne marchent pas – vers sept ou huit mois – un beau jour je me suis levé et j'ai marché comme un adulte. Tous ont crié, se sont exclamés. Cependant, il y avait là des personnes qui avaient, comme on disait, *le mauvais œil*, et qui m'ont regardé d'une telle façon que le lendemain j'étais mourant. Envoûté. On a réussi à me guérir grâce à quelqu'un qui connaissait certaines choses, mais j'ai eu une grande difficulté à apprendre à marcher. J'ai fait mes premiers pas plus tard que les autres enfants. Après, j'ai interprété cela : il me fallait passer une épreuve très difficile avant de pouvoir marcher. Et j'ai compris que tout est prédit dans la vie de l'enfance. Les petites choses qui vous arrivent annoncent certains événements, mais on n'y fait pas attention. C'est une science extraordinaire. (3 fév. 1963)

Je me souviens aussi d'un moment où nous avons dû fuir le village.<sup>3</sup> Ma mère me portait dans ses bras. Nous nous sommes cachés dans un arbre, mais nous n'avons pas pu y rester parce qu'il y avait des fourmis... (Mai 1979)

## Je ne me marierai jamais

Tout le monde a été créé pour aimer. Mais en réalité, la question du mariage... cela dépend beaucoup de la vie du passé, comment et sur quoi on a travaillé. Voyez mon cas : je me souviens que depuis l'âge de quatre ans – il y a des enfants qui, depuis cet âge, veulent se marier – je me disais : « Je ne me marierai jamais ». Depuis cet âge ! (8 sept. 1985)

Où avais-je appris cela ? Eh bien, je l'avais en dedans : écoutez, tous les autres *oui*, et moi *non* ? Donc, cela venait du passé, pas de cette vie-ci. Et pour quelle raison ? Pour être libre, pour m'occuper des autres. (25 juil. 1973)

---

3. Mikhaël vivait dans un pays marqué par la violence. La Macédoine, convoitée par plusieurs nations voisines, était sans cesse ravagée par des invasions armées. Plus d'une fois, Dolia dut fuir le village pour chercher refuge dans la forêt. (*Souvenirs de la famille*)

Dans sa signification originelle, le mariage était un travail magique; c'est pourquoi il est dit que l'homme quittera son père et sa mère pour ne faire qu'un avec sa femme. Il faut comprendre cela d'un point de vue spirituel, c'est-à-dire comprendre que chaque être possède sa moitié à laquelle il doit s'unir pour faire un travail divin. Le mariage, c'est l'union intérieure avec l'autre moitié de son être, que chacun possède au-dedans de lui. Dans la Science ésotérique, cette idée est représentée entre autres par le symbole de l'androgynie. C'est cela le vrai mariage: trouver cette autre moitié de soi-même, l'attirer, se fusionner à elle, et devenir enfin un être complet pour réaliser ensemble un travail magique l'un sur l'autre. (27 avr. 1965)

### **Quatre passions**

Quand j'étais très jeune, quatre ans, cinq ans, j'avais quatre passions que j'ai d'ailleurs gardées aujourd'hui, sous une forme un peu différente, bien sûr. J'aimais monter au sommet des arbres, allumer le feu, ramasser des fils (eh oui, ça paraît stupide, mais j'étais très impressionné par les fils) et regarder l'eau couler. Dans le village de Macédoine où je suis né, il y avait de très grands arbres, des peupliers surtout. J'aimais monter dans ces peupliers, le plus haut possible, et je restais là très longtemps. Quand ma mère venait me chercher (elle savait toujours où me trouver) elle poussait un cri et moi, *vrroum*, je descendais. J'aimais les arbres, j'aimais rester perché, comme ça, au sommet... et cette tendance à monter à la pointe des plus grands arbres annonçait déjà chez moi le désir de tout regarder de très haut, du sommet. Dieu ne m'a pas donné les facultés que je vois maintenant chez les savants et les philosophes... je suis comme cet enfant qui aime monter sur les arbres, très haut. Son père, qui est docteur de plusieurs universités, est dans sa chambre en train d'écrire, et le petit qui est en haut de l'arbre crie: « Papa, je vois mon oncle qui arrive! – Et qu'est-ce que tu vois encore? – Il est avec ma tante. Il porte une corbeille. » Et le papa se renseigne auprès de son petit qui n'est pas aussi intelligent que lui, mais qui a la possibilité d'être très haut perché. Il voit, tandis que le père, malgré ses facultés, ne voit rien du tout parce qu'il est trop limité. Voilà: je connais mes limites, mais je sais aussi qu'on m'a placé sur un sommet d'où j'ai un point de vue très vaste que tous ces gens qui me dépassent ne sont pas arrivés à avoir.

Et pour les fils, je me souviens que j'ai provoqué un jour une tragédie. Je n'en étais pas conscient, bien sûr, j'avais cinq ou six ans. Dans ma famille, il y avait une femme qui faisait du tissage. Un jour, voyant le métier où tous les fils étaient si bien arrangés, je ne sais pas ce qui m'a pris, j'étais tellement impressionné par ces fils que je les ai tous coupés pour les avoir. Voilà, je me confesse : quelle destruction ! Évidemment, j'ai été corrigé, mais c'était une tragédie ! Je vois encore comment tous étaient affolés et couraient à droite et à gauche. Comment, à cinq ans, six ans, avais-je déjà senti l'importance des fils ? À cet âge-là, c'était inconscient, bien sûr, mais il y avait derrière tout cela une intelligence mystérieuse qui me poussait. C'était simplement pour me montrer qu'il n'arrive rien par hasard, car le jour où j'ai commencé à réviser tous ces goûts apparemment bizarres de mon enfance, j'ai découvert un monde inouï. La vie elle-même n'est rien d'autre que des fils, des fils... Que sont les chromosomes ? Des fils. Et le caractère d'un être, son hérité, sa structure, sont inscrits dans ces fils. Le téléphone, les appareils de radio, les ordinateurs, ce sont des fils, des fils enchevêtrés. On dirait que tout est fil, c'est formidable ! Et les humains s'occupent de tous les fils, mais ils ont coupé ce fil essentiel dont je vous parle et pour lequel je travaille afin de relier les deux mondes. C'est cela, la véritable magie. (14 janv. 1968)

Ces fils dont je m'occupais tout le temps, c'était une installation électrique, nerveuse, spirituelle même. Certainement, dans les incarnations précédentes, j'avais compris la valeur des fils, j'avais su que toute la vie est basée sur eux, j'avais appris comment ils doivent être arrangés, de quelle façon il faut les tourner, les lier, les délier, et cela avait dû être une chose essentielle de ma vie. Pour nous tous, il importe de savoir comment lier certaines choses et comment en délier d'autres. La force qui lie, c'est l'amour, et celle qui délie, c'est la sagesse. Pour vous lier avec une âme, avec un être, avec les anges, avec Dieu, aimez ; c'est l'amour qui, avant tout, vous permettra de former ce lien. Et si vous voulez vous délier du mal, de la bêtise, des éléments désagréables, de vos tendances inférieures, il faut mettre en œuvre la sagesse, qui vous déliera. Telles sont les deux méthodes pour lier et délier. (3 avr. 1945)

Avec le feu, j'ai encore fait quelques bêtises. Je l'allumais pour le contempler, et un jour j'ai fait brûler le grenier de mes parents. Tous

étaient affolés et se dépêchaient de l'éteindre. Et moi je trouvais que c'était tellement beau, ce feu qui brûlait! (14 janv. 1968)

Quand j'ai vu ce feu que je ne pouvais pas éteindre, j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai filé directement chez ma grand-mère. Elle avait vu la fumée, elle avait compris que l'incendie venait de moi, mais elle était tellement gentille, tellement douce qu'elle ne m'a pas grondé; tandis que ma mère était plus sévère. Elle était clairvoyante, cette grand-mère, elle voyait toujours ce qui se passait en moi et je ne comprenais pas pourquoi... mais c'est parce que j'avais les yeux tellement hagards! Tout de suite, elle disait: « Ah, tu as encore fait quelque chose. » Je répliquais, étonné: « Comment le sais-tu? – Ça se voit, mais viens, cache-toi ici. » Je venais justement de mettre le feu à de la paille dans notre grenier. Je m'étais dit: « Il faut que ça brûle, c'est vieux ». J'avais cinq ans, six ans, mais je savais déjà qu'on doit mettre le feu à toutes les vieilleseries. Maintenant, je le fais mieux, je le fais merveilleusement, et ça brûle! (27 mars 1945)

Toute ma vie, je suis resté un incendiaire. Je n'allume plus les mansardes, non, j'allume les cœurs. C'est en moi, cela... je ne peux plus m'en débarrasser! (29 sept. 1979)

Et l'eau... j'étais très étonné de la voir jaillir, cristalline, transparente et surtout de la voir *couler*. Tout près de notre maison, il y avait une source qui jaillissait de la terre. Je restais pendant des heures à la regarder. Encore aujourd'hui je la regarde dans mon imagination, si transparente, si pure! Ensuite, toute ma vie, j'ai pensé au feu et à l'eau. C'est pourquoi la première conférence que j'ai faite traitait justement du feu et de l'eau, des relations entre les deux principes, masculin (le feu) et féminin (l'eau). Ce n'était donc pas par hasard, il y avait quelque chose en moi que j'avais rapporté du passé et qui me poussait justement vers ces deux éléments. Et bien plus tard, tout un monde nouveau s'est ouvert pour moi. (14 janv. 1968)

## **Mère et grand-mère – Dolia et Astra**

Je connais par expérience l'influence que peut avoir une mère sur ses enfants. La mienne a laissé en moi des empreintes qui ne s'effaceront jamais. Elle était infatigable, toujours prête à rendre service aux autres, à les encourager, à les consoler. Elle avait eu de grandes épreuves, mais jamais elle ne se plaignait. Quand il lui arrivait de

pleurer, elle faisait toujours en sorte qu'on ne la voie pas. Moi, je l'ai vue pleurer, mais elle ne savait pas que je la voyais. Et si à ce moment-là une voisine, par exemple, venait lui parler de ses propres difficultés, elle essayait rapidement sur son visage les marques de son chagrin, l'écoutait patiemment exposer une situation qui était souvent beaucoup moins pénible que la sienne et réussissait par ses bonnes paroles à lui redonner courage et confiance.<sup>4</sup> À cette époque, je me conduisais comme un véritable petit chenapan : je volais des fruits aux arbres, je faisais des explosions, j'allumais des feux qui provoquaient des incendies... On venait souvent se plaindre à ma mère qui répondait : « Non, non, non, vous ne le connaissez pas, il est comme ça pour le moment, mais un jour, vous verrez, il sera unique. » Elle était la seule à me défendre et à avoir confiance en moi. Pour m'assagir, voilà ce qu'elle faisait : elle ne criait pas, elle ne me frappait pas, mais elle m'expliquait ce qui arriverait si j'agissais bien, et ce qui arriverait si j'agissais mal. (20 juil. 1979)

Elle me faisait deux tableaux, l'un de l'enfant qui se comportait bien et l'autre de l'enfant rebelle. Ce second tableau était saisissant. Où avait-elle appris cela ? Sans s'emporter, elle me décrivait ces deux routes et me disait : « Tu vas choisir. » Si vous saviez ce qu'elle produisait ainsi en moi ! Lorsque j'avais dérobé des fruits ou fait une pétarade affreuse qui avait fait peur à tous, avec quelle bonté, avec quelle douceur elle me parlait ! Quand je voyais comment ma mère agissait avec moi, j'avais envie de me jeter à ses pieds et de lui demander pardon. Je ne le faisais pas parce que mon orgueil me retenait, mais je pleurais pendant des heures entières, tant elle m'avait touché. (11 sept. 1954)

Ma mère a été mon premier maître ; c'est elle qui m'a donné cette impulsion qui me pousse maintenant à parler par images et à vous conter des anecdotes, (3 juin 1939)

Si je respecte toutes les femmes, et surtout les mères, c'est grâce à l'attitude de ma propre mère. C'est elle qui m'a appris à aimer et à

---

4. Dolia connaissait une solitude qui était souvent le lot des femmes de son époque : l'extrême pauvreté des villages macédoniens forçait beaucoup d'hommes à aller tenter leur chance au loin. Peu après son mariage, Ivan s'était expatrié pour créer une fabrique de charbon de bois à Varna, en Bulgarie. Pendant de très longues périodes, il lui était impossible de revenir à Serbzy. (*Souvenirs de la famille*)

respecter la femme en me montrant que pour la patience, l'amour et le sacrifice, rien ne peut se comparer à la mère. (9 juin 1938)



Et j'avais une grand-mère dont je suis fier. Elle aussi m'a éduqué. Quand on me chassait d'un jardin à l'autre parce que je chapardais des fruits, c'est toujours chez elle que j'allais me réfugier. Elle me protégeait. (26 nov. 1946)

Je vous présente donc ma grand-mère, qui était la plus grande astrologue et guérisseuse de sa région. Elle donnait souvent ses soins la nuit à la clarté des astres, auprès d'une rivière qui coulait sur de petits cailloux blancs. Elle utilisait les cailloux en prononçant des paroles. Il est regrettable qu'elle n'ait pas su écrire afin de laisser ses recettes en héritage aux siens. Elle connaissait le pouvoir de toutes les herbes, qu'elle cueillait au lever du jour, qu'elle rapportait dans un grand sac et qu'elle utilisait pour les malades.

Je ne connais pas tous les pouvoirs qu'elle possédait, mais il y en a un certain nombre dont ma mère a hérité, notamment le pouvoir de guérir par le plexus solaire ou avec une mixture faite avec des herbes. Ma mère m'a révélé bien des secrets. Celui-ci, par exemple : la région du plexus solaire est comme un cercle zodiacal. Il y a dans ce cercle un point vivant qui se trouve normalement au centre (le nombril) mais qui se déplace. Lorsqu'il s'éloigne du centre, l'être humain tombe malade, ou il souffre de quelque façon. Ce cercle se divise en 360 degrés. Suivant la position du point vivant, à 30, 45, 90 degrés du zéro, ma mère savait quelle était la maladie. Tout cela correspond à un grand mystère. Suivant la maison du zodiaque où se trouve ce point, on souffre d'une maladie déterminée. J'ai vu ma mère guérir par ce procédé. (17 juin 1939)

Ma grand-mère a vécu cent quinze ans, tellement pleine d'amour qu'elle avait obtenu le don de guérir. Elle soulageait même des malades réputés incurables. Ce don, ma mère en a hérité. Elle soignait les malades en posant ses mains sur leur plexus solaire. Dans mon enfance, elle m'a sauvé plusieurs fois. Un jour, je l'ai questionnée pour savoir comment elle s'y prenait. Elle a répondu : « Je ne pense à rien d'autre qu'au malade. J'ai pour lui un amour immense, toute mon âme devient le conducteur, le canal de l'amour universel.



Je déverse cet amour sur la personne que je soigne et elle guérit.» L'amour tout-puissant agissait à travers elle, qui se disait faible et impuissante. Elle était comme un enfant qui tient un fil où passe un courant formidablement puissant. Il nous suffit de tenir le fil ; la toute-puissance passe à travers nous et elle fait le nécessaire, elle accomplit le travail, la guérison. Ceux qui ont l'amour font des merveilles. Sans amour, on n'obtient rien. (24 nov. 1945)

L'important, c'est d'éveiller les bons sentiments des malades, parce que ces sentiments les guériront. Nous allons vers une époque où il y aura toujours davantage des êtres de l'amour. Dans le monde entier, on acceptera l'Enseignement de l'amour et on sera transformé par lui. (27 août 1953)



Sans le savoir, j'étais placé auprès de quelqu'un qui me donnait la moralité primitive, ma mère. Et de ma grand-mère qui me parlait de contes fantastiques, de grandes batailles entre les mages noirs et les mages blancs. C'était toujours de cela qu'elle me parlait, et elle a laissé dans ma tête l'idée des mages blancs qui sont toujours victorieux. (29 sept. 1975)

Ne tuez donc jamais le sens du merveilleux chez les enfants. Cultivez-le même, pour qu'ils s'en nourrissent toute leur vie : les contes gardent vivant en eux le sens du monde invisible et des êtres qui l'habitent. Dans mon enfance, j'ai connu parmi les membres de notre famille certaines personnes très âgées dont les paroles étaient toujours emplies d'une grande sagesse. Sans instruction, la plupart n'étaient même jamais allées à l'école, mais toute leur attitude était d'une telle dignité, d'une telle maîtrise que je les admirais. Ces êtres étaient pour moi des modèles. Quand ils venaient nous rendre visite à la maison (j'avais six ou sept ans) avec quel bonheur, avec quelle joie je les recevais, avec quelle attention je les écoutais ! Je leur demandais de me raconter des histoires.

Il y en avait surtout un qui s'appelait Mikhaël, qui m'impressionnait beaucoup. Il était très sage. Quand il parlait, il mesurait toujours ses paroles et ses gestes. Comme ma grand-mère, il me racontait des histoires extraordinaires où se déroulaient des luttes entre le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, les mages blancs et les sorciers, et

c'était toujours le bien qui finissait par remporter la victoire. Toute ma vie, ensuite, j'ai senti que ma grand-mère et lui m'avaient donné une impulsion vers le bien, vers la lumière, et le désir de toujours faire triompher la lumière. Il fallait que j'entende ces contes, car ils ont laissé une empreinte profonde en moi. C'est l'enfance qui détermine toute la vie : les empreintes qu'on y reçoit ne s'effacent jamais. C'est pourquoi la responsabilité des adultes est immense. (26 août 1962)

### École et coutumes religieuses

Quand j'étais enfant, les écoles de village étaient pauvres et ne pouvaient pas acheter beaucoup de charbon. Chaque enfant savait que, pour se chauffer, il fallait apporter le combustible. Donc, le matin, chacun ramassait un morceau de bois dans la forêt et le transportait à l'école ; on appelait cela *la loi de la fraternité*. Comme il y avait trente à quarante élèves ou davantage, cela suffisait. À tour de rôle, nous devions rester après la classe pour nettoyer l'école, et tout marchait bien sans domestique. On voyait aussi les tout-petits, qui ne pouvaient rien apporter, avancer dans la neige en groupes ; quand ils apercevaient des loups au loin dans la forêt, ils poussaient des cris pour les chasser. (11 mai 1944)

Il n'y avait pas de vitres aux fenêtres, on y mettait du papier ; le poêle ne marchait pas toujours, il n'y avait pas de cartes au mur, et peu de livres, on se les prêtait pour les études. (18 juin 1947)



À l'école, à l'âge de six ans, j'ai entendu le récit de la *Création du monde en six jours*. Cela m'a vraiment bouleversé, étonné, moi qui ne savais pas encore écrire ni même m'exprimer ! C'était la chose qui m'impressionnait le plus jusqu'alors dans ma vie, comme l'eau qui jaillissait et le feu. C'était comme si le monde se révélait devant mes yeux. Je ne comprenais pas grand-chose, bien sûr, mais je me suis retrouvé à réciter par cœur, devant les instituteurs, les six jours de la Création. Avec une fierté ! Je leur expliquais : « Le premier jour, Dieu a fait ceci, le deuxième jour... » Ils étaient sidérés ! Quelque temps après, tout s'est effacé, et ce n'est pas parce qu'on a de petites illuminations dans l'enfance qu'on sait d'où ça vient. C'est maintenant que je comprends ce que cela signifie. (3 fév. 1963)

Le monde invisible m'a poussé pour que je devienne un petit peu meilleur, car j'étais terrible quand j'étais petit ! Tout le monde se plaignait de moi. À six ans, j'ai lu un petit livre sur un saint et je me suis repenti. J'ai pleuré et j'ai demandé pardon au Bon Dieu. Je voulais devenir impeccable. Cela n'a pas duré, malheureusement. J'ai vite oublié. (3 août 1966)



En Macédoine, le premier janvier, les enfants visitent les maisons, armés d'une petite branche de noisetier ornée de rubans. Ils prononcent des bénédictions, des souhaits pour l'abondance, pour la moisson, pour les enfants. Ils fustigent les personnes doucement, gentiment, en marmottant des paroles. Le père, la mère, la grand-mère attendent religieusement la fin de cette cérémonie. Les petits garçons, les petites filles, reçoivent des cadeaux : on met dans leur sac, souvent plus grand qu'eux, des oranges, des dattes, des noix, des brioches et aussi de l'argent. Il arrive que les gens demandent à une famille de leur envoyer tel ou tel enfant, parce qu'ils se sont aperçus que cette fille, ce garçon leur apportait des bénédictions. Je ne sais pas si j'apportais des bénédictions ou autre chose aux humains, mais il y avait souvent des familles qui me réclamaient, qui voulaient que j'aille très tôt, avant tous les autres. C'était une souffrance de me lever si tôt. Ma mère m'éveillait, m'habillait, et je dormais presque. En fait, c'est une très jolie coutume. Dans les rues, on voit les petits enfants qui grelottent, mais qui sont heureux ! (20 juil. 1962)



Le jour de la Pâque orthodoxe, chaque fidèle entre dans l'église avec un cierge. Quand tous sont à leur place, le pope allume son cierge et son assistant vient y allumer le sien. De proche en proche, chacun allume son cierge à la flamme de celui qui est à côté de lui. Ces cierges qui s'allument les uns après les autres, c'est tellement beau ! On dirait que le feu est en marche jusqu'au moment où l'église est remplie de centaines de petites flammes qui éclairent les visages de toute cette foule recueillie, en prière... Cela peut aussi se faire symboliquement : celui qui est parvenu à allumer son cierge (c'est-à-dire son intellect) ainsi que sa veilleuse (son cœur) à

la flamme céleste, peut allumer autour de lui d'autres intellects et d'autres cœurs, qui réussiront à leur tour à allumer d'autres intellects et d'autres cœurs. C'est ainsi qu'un jour le monde entier sera allumé. (28 août 1961)

Nous allions tous à l'église. Nous devions écouter les douze Évangiles, lus d'une voix monotone. Quel courage, quelle patience nous devions montrer ! Dans nos poches, il y avait des œufs de toutes les couleurs. Nous n'avions pas encore le droit de les casser les uns contre les autres, mais nous ne pensions qu'à ça, aux œufs, et nous souhaitions la fin de cette longue histoire. À la fin, qui se réjouissait le plus ? Les enfants. Et c'est là que j'ai compris que les enfants étaient les seuls qui connaissaient la vraie joie ! Et après, nous frappions pour voir qui allait triompher, et les œufs se cassaient. Plus tard, j'ai compris que cette fête était un peu plus importante que de manger des œufs ! Si vous saviez seulement ce qu'est l'œuf... Il contient tout l'Univers, il représente l'Univers tout entier. L'œuf est un résumé de toute la Création. (2 avr. 1961)

L'œuf qui n'était pas cassé était laissé dans la maison au pied d'une icône illuminée par une veilleuse qui créait une douce lumière, et cela vous poussait à prier. (18 avr. 1984)

Pour pouvoir mieux se concentrer et éveiller des choses, j'ai recommandé à mes frères et sœurs d'installer dans leur appartement un endroit sanctifié où tout le monde ne peut pas entrer. Même petit comme une cabine téléphonique, mais un endroit consacré, avec des vibrations et des fluides, pour pouvoir se recueillir, se lier au Ciel, et y mettre des cierges, des icônes, des parfums. (5 avr. 1978)

## **Un drame familial**

C'est très difficile, la liberté. C'est difficile de se libérer de tout, surtout de la peur, par exemple la peur de mourir de faim. La peur, c'est quelque chose ! Certains ont peur d'être brûlés, d'autres d'être noyés, ou assassinés... Il faut qu'ils sachent qu'on attire les choses dont on a peur. Je connais une gentille sœur dans la Fraternité qui a peur de l'eau bouillante parce qu'elle a été ébouillantée dans le passé : elle était ma sœur quand j'avais sept ans et qu'elle avait six ans. On jouait ensemble, on a heurté la marmite d'eau bouillante et elle est morte, la pauvre. (7 mai 1983)

Vanga a révélé cela à cette sœur,<sup>5</sup> qui a cru à une erreur. « Ah non, lui ai-je dit, Vanga ne s'est pas trompée, j'ai eu une sœur qui a été brûlée et qui est morte comme ça. Et vous vous êtes réincarnée pour être avec moi de nouveau. » (21 déc. 1978)

Vanga, cette voyante en Bulgarie, est parmi les plus grandes. Elle est aveugle, mais elle voit beaucoup de choses. Elle a donné des preuves. (29 janv. 1978)

## **Le massacre de Serbzy**

En Macédoine, nous n'étions pas riches, nous étions une famille ordinaire, pauvre. Mon père nous avait quittés, il était allé à Varna pour y travailler. À sept ans, sept ans et demi, nous sommes partis, nous avons quitté la Macédoine. (10 août 1963)

Voici pourquoi : lors d'une guerre, notre village a été incendié par les Grecs et nous avons dû le quitter en pleine nuit, abandonnant notre foyer brûlé. (24 mars 1951)

Nous avons failli mourir brûlés dans le feu et beaucoup de villageois avaient été fusillés, assassinés par les soldats grecs. (10 sept. 1980)

---

5. En 1975, cette personne était allée en Bulgarie de la part d'Omraam Mikhaël Aïvanhov pour rencontrer Vanga, qui a été appelée « la Nostradamus des Balkans ». (ndlr)



Itinéraire du voyage de Dolia et de Mikhaël,  
de Serbzy à Varna en 1900

« Ma mère a quitté précipitamment la maison sans rien prendre, ni argent, ni rien. Elle s'est mise en route avec des voisins qui voyageaient en charrettes tirées par des chevaux ou des ânes. Arrivée à Sofia, elle a sûrement pris un train pour Varna, car les transports en commun étaient gratuits en Bulgarie à cette époque. Quant à notre grand-mère guérisseuse, elle est restée au village avec tous ceux qui voulaient reconstruire leur maison. »

*Alexandre Ivanov, frère de Mikhaël*